



Leçons à tirer du sondage RBC de 2012 auprès des parents sur la santé mentale des enfants

# Le silence des familles, la souffrance des enfants et des adolescents



Projet Santé  
mentale des  
enfants RBC

# Sommaire

Lorsque l'on devient parent, on s'attend à devoir soigner à l'occasion les douleurs physiques de nos enfants. On sait quoi faire en cas de fracture ou d'infection. On connaît les ressources à notre disposition. On peut téléphoner au pédiatre, demander conseil à d'autres parents ou se rendre aux urgences avec son enfant. D'instinct, nous suivons le chemin tracé par nos propres parents lorsqu'ils soignaient nos petites douleurs d'enfant.

Lorsque la douleur est émotionnelle, toutefois, il n'y a pas de voie tracée d'avance. Les parents d'aujourd'hui ont grandi à une époque où la maladie mentale était tabou. Dès lors, il n'est pas étonnant de constater qu'ils sont peu nombreux à connaître la différence entre un problème de santé mentale et une phase passagère, et encore moins à savoir où trouver de l'aide.

Près d'un enfant ou adolescent canadien sur cinq sera touché par un problème de santé mentale suffisamment grave pour occasionner des difficultés sur les plans social, émotionnel ou académique.<sup>1</sup> Ce problème ne se dissipera pas nécessairement avec le temps : 70 % des adultes aux prises avec un problème de santé mentale ont éprouvé leurs premiers symptômes pendant l'enfance ou l'adolescence.<sup>2</sup> Un traitement ponctuel du problème permet d'éviter bien des épreuves, mais cela n'est possible que si les parents savent quand et comment réagir face à l'un des problèmes familiaux les plus redoutables.

RBC est d'avis que la santé émotionnelle des enfants passe par l'autonomisation des parents. Pour mesurer l'adéquation entre les besoins et la réalité, nous avons élaboré le sondage RBC auprès des parents sur la santé mentale des enfants. Préparé en collaboration avec un comité d'experts, et reflétant l'expérience de milliers de Canadiens ayant au moins un enfant de moins de 18 ans, chaque sondage en ligne national permet de dresser un portrait encore plus exact de la situation que vivent les parents face à d'importants défis. Un premier sondage, mené par Ipsos Reid en 2010, indiquait que peu de parents avaient confiance en leurs connaissances sur la santé mentale.<sup>3</sup> Le sondage de 2011 mené par Rogers Connecte et le magazine Today's Parent a mis en évidence les obstacles au traitement de la maladie mentale.<sup>4</sup>

En 2012, Léger Marketing a sondé plus de 2 500 parents. L'accroissement de leurs connaissances au sujet des problèmes de santé mentale des enfants et des conséquences concrètes de ces problèmes est au cœur du présent rapport.<sup>5</sup> Contrairement aux générations précédentes, les parents d'aujourd'hui comprennent à quel point les problèmes de santé mentale peuvent avoir de lourdes conséquences sur les enfants. Ils ont pu en être témoins dans leur entourage. Confrontés à de grandes difficultés, ils cherchent de l'information afin d'appuyer leurs enfants du mieux qu'ils le peuvent. Mais peu d'entre eux sont proactifs et parlent de la santé mentale à la maison.

Le sondage est une initiative du Projet Santé mentale des enfants RBC, un engagement philanthropique pluriannuel visant à appuyer des programmes communautaires ayant pour objectif de dissiper les préjugés, de favoriser une intervention précoce et de sensibiliser le public aux problèmes de santé mentale des enfants. Depuis 2008, le Projet Santé mentale des enfants RBC a versé plus de 16 millions de dollars à plus de 200 organismes d'un bout à l'autre du Canada.

**Pour obtenir les résultats du sondage RBC auprès des parents sur la santé mentale des enfants, veuillez consulter le site [www.rbc.com/santementaledesenfants](http://www.rbc.com/santementaledesenfants)**

<sup>1</sup> Offord, D.R., M.H. Boyle, P. Szatmari, N.I. Rae-Grant, P.S. Links, D.T. Cadman, J.A. Byles, J.W. Crawford, H. Munroe Blum, C. Byrne, H. Thomas et C.A. Woodward. « Ontario Child Health Study: II. Six-Month Prevalence of Disorder and Rates of Service Utilization. » Archives of General Psychiatry 44, no. 9 (Sept. 1987): 832-6.

<sup>2</sup> Gouvernement du Canada. Ministère des Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Aspect humain de la santé mentale et de la maladie mentale au Canada, 2006. [http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/human-humain06/pdf/human\\_face\\_f.pdf](http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/human-humain06/pdf/human_face_f.pdf).

<sup>3</sup> Sondage RBC de 2010 auprès des parents sur la santé mentale des enfants Communiqué de presse et conclusions clés du rapport disponible au <http://www.rbc.com/collectivites-durabilite/community/childrens-mental-health/parent-poll.html>.

<sup>4</sup> Sondage RBC de 2011 auprès des parents sur la santé mentale des enfants <http://www.rbc.com/collectivites-durabilite/community/childrens-mental-health/parent-poll.html>.

<sup>5</sup> Sondage RBC de 2012 auprès des parents sur la santé mentale des enfants Disponible sur demande sur <http://www.rbc.com/collectivites-durabilite/community/childrens-mental-health/parent-poll.html>.

# Les médias en parlent davantage, mais pas les familles

La plupart des parents savent que la maladie mentale peut toucher tout le monde. Cinquante-sept pour cent des gens comptent dans leur famille un adulte atteint d'une maladie mentale diagnostiquée, et 28 % ont des liens de parenté avec un enfant souffrant de maladie mentale. Une personne sur cinq connaît quelqu'un dont l'enfant s'est suicidé. D'ailleurs, le suicide est la deuxième cause de décès chez les jeunes.<sup>6</sup>

Les parents sont conscients que l'enfance peut être une période angoissante. Les deux tiers savent que la plupart des maladies mentales à l'âge adulte ont pris naissance pendant l'enfance, ce qui représente une augmentation par rapport au pourcentage de 54 % enregistré en 2011. Un peu plus de la moitié des parents ont fait des recherches sur la santé mentale des enfants, mais seulement 29 % affirment l'avoir fait en raison d'inquiétudes au sujet de leur enfant.

« La majorité des parents ne savent pas que dans la plupart des cas, ce n'est pas vers eux que se tournera leur enfant en cas de difficultés émotionnelles. »

Ces conclusions reflètent l'attention croissante que l'on accorde à la santé mentale à l'échelle nationale. Au cours des dix dernières années, on a pu observer une plus grande prise de conscience à l'égard de la maladie mentale grâce aux campagnes de sensibilisation, à une couverture médiatique accrue, aux témoignages de célébrités – comme Margaret Trudeau ou l'athlète olympique Clara Hughes –, et au lancement récent de la première stratégie pancanadienne en matière de santé mentale.<sup>7</sup> Jamais auparavant n'a-t-on pu voir un sujet aussi tabou abordé avec autant de franchise par un si grand nombre de personnes.

Mais dans les foyers canadiens, un inquiétant silence règne toujours. La plupart des parents croient que si leur enfant avait un problème de santé mentale, il se confierait en premier lieu à l'un ou l'autre d'entre eux. Tant les pères que les mères ont tendance à croire que la maman est la confidente de choix (l'un des nombreux éléments du sondage qui révèlent que la responsabilité, en ce qui a trait à la santé émotionnelle des enfants, incombe encore dans une large mesure aux femmes). La majorité des parents ne savent pas que dans la plupart des cas, ce n'est pas vers eux que se tournera leur enfant en cas de difficultés émotionnelles.

RBC a donc décidé de demander aux enfants et aux adolescents vers qui ils se tourneraient en cas de préoccupations en matière de santé mentale. Dans un sondage connexe réalisé auprès de 115 jeunes ayant visité le site de Jeunesse, J'écoute – service de consultation gratuit et confidentiel –, la moitié des répondants ont affirmé qu'ils se confieraient en premier lieu à un ami. Au deuxième rang, loin derrière, la mère serait la confidente de choix de 30 % d'entre eux. Vingt pour cent des jeunes ne se confieraient à personne. Un jeune qui ne peut exprimer ce qu'il ressent pourrait développer une obsession à l'égard de problèmes pouvant être résolus. Ses résultats scolaires se détérioreront, ses amis le délaisseront et il pourrait commencer à envisager le suicide.

Des études d'envergure beaucoup plus importante ont mené aux mêmes constatations. Bien qu'elles fassent état de pourcentages moins élevés que ceux générés par ces études, les données de Jeunesse,

J'écoute confirment le dangereux silence des jeunes, selon le Dr Ian Manion, conseiller du Projet Santé mentale des enfants RBC et directeur général du Centre d'excellence de l'Ontario en santé mentale des enfants et des adolescents. Les études qu'il a effectuées auprès de milliers de jeunes par l'intermédiaire du programme Youth Net / Réseau Ado démontrent que près du tiers des filles et de la moitié des garçons gardent pour eux leurs préoccupations au sujet de la maladie mentale. Fait

« ... près du tiers des filles et de la moitié des garçons gardent pour eux leurs préoccupations au sujet de la maladie mentale. »

<sup>6</sup> Les principales causes de décès. Le Quotidien. Statistique Canada, 4 décembre 2008. <http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/081204/dq081204-fra.pdf>.

<sup>7</sup> Canada, Calgary (Alberta). Commission de la santé mentale du Canada. Changer les orientations, changer des vies : Stratégie en matière de santé mentale pour le Canada, 2012. <http://strategie.commissionsantementale.ca/pdf/strategie-text-fr.pdf>.

alarmant, la même tendance peut être observée chez les jeunes les plus vulnérables — ceux-là mêmes qui ont déjà eu des pensées suicidaires ou tenté de s'enlever la vie. Seulement 10 % des répondants ont affirmé avoir parlé de leurs sentiments à un membre de leur famille.<sup>8</sup>

Pourquoi les enfants sont-ils si réticents à se confier à ceux qui les aiment plus que tout ? S'ils sentent leurs parents peu réceptifs, il y a fort à parier qu'ils n'en parleront pas. Selon le sondage, les parents découragent, à leur insu, des conversations qui pourraient faire toute la différence.

Cinquante-trois pour cent des parents n'ont jamais parlé à personne des problèmes de santé mentale de leur enfant. Dans une vaste proportion, ils indiquent que cela n'est pas nécessaire, ou que l'occasion d'en parler ne s'est jamais présentée. Seulement 5 % d'entre eux reconnaissent qu'ils ne sont pas à l'aise de parler de la santé mentale, et une proportion encore moindre croit que le sujet ne devrait pas être abordé. On a beau savoir que la maladie mentale peut se manifester dans notre propre entourage, il est difficile d'admettre que notre enfant pourrait être touché. « Les parents refusent de le croire », indique le Dr Manion. Ils se disent que cela passera, alors même qu'ils observent des signaux d'alarme.

## Quand un enfant commence à éprouver des difficultés

« Par contre, nous leur avons donné à penser qu'il ne faut pas parler des symptômes de maladie mentale, à moins qu'ils ne soient très graves. »

Dans le sondage, on a demandé aux parents quelle serait leur réaction s'ils observaient des comportements inquiétants chez leur enfant. La plupart se cantonneraient dans l'expectative face à diverses manifestations telles que les craintes injustifiées, l'anxiété constante liée à l'école, la tristesse ou les sautes d'humeur persistantes, ou

encore une chute soudaine du rendement scolaire. Ils prendraient des mesures immédiates dans le cas où l'enfant s'infligerait des blessures ou s'en prendrait à autrui de façon répétée.

Ces constatations ne surprennent pas le Dr Manion, qui a découvert que les parents ont tendance à attendre que quelqu'un d'autre les pousse à agir – souvent un enseignant préoccupé du rendement scolaire de l'enfant ou de son comportement en classe. « Nous avons habitué nos enfants à nous faire part sans tarder d'un problème physique – par exemple un mal d'oreille –, problème auquel nous réagissons tout de suite, car nous savons qu'il s'aggraverait s'il n'est pas traité, dit-il. Par contre, nous leur avons donné à penser qu'il ne faut pas parler des symptômes de maladie mentale, à moins qu'ils ne soient très graves. Ce cantonnement de notre part dans l'expectative peut faire en sorte que les problèmes non traités s'aggravent et deviennent plus difficiles à guérir. »

On observe davantage cette attitude chez les hommes. Selon Keli Anderson, fondatrice et directrice générale de F.O.R.C.E., un organisme de la Colombie-Britannique dirigé par des parents qui appuie les familles dont un enfant est aux prises avec un problème de santé mentale, un homme dira : « Il a seulement besoin de plus de discipline. Tu n'es pas assez ferme avec lui ». La femme dira plutôt : « il est fragile ».

Lorsqu'on a demandé aux parents ce qu'ils éprouveraient si une tierce personne leur signalait un symptôme alarmant de maladie mentale chez leur enfant, les réponses n'ont pas fait l'unanimité. Cinquante-trois pour cent d'entre eux seraient reconnaissants à cette personne de les avoir renseignés. Cependant, 60 % seulement des répondants – et 65 % des mères –, éprouveraient de l'inquiétude. Les mères sont aussi plus enclines à se sentir coupables ou à croire qu'elles ont échoué dans leur rôle de parent. Même si elles sont sur le marché du travail depuis plusieurs décennies, la plupart des femmes s'estiment encore entièrement responsables du bonheur de leurs enfants.

<sup>8</sup> Hyman, S., I. Manion, S. Davidson et S. Brandon. « 'Youth Friendly' Characteristics of Professionals in Mental Health Settings. » *Vulnerable Children and Youth Studies* 2, no. 1 (2007) : 261-272.

# Où trouver de l'aide ?

Les parents qui soupçonnent que leur enfant éprouve des difficultés sont confrontés à une foule d'obstacles. Plus de 80 % des répondants affirment que le principal problème lié à la maladie mentale d'un enfant n'est pas le préjugé, mais l'accès à de l'information et à des services.

Certes, les recherches sur Internet fournissent une multitude de théories et de faits, mais les parents ceux-ci doivent se débrouiller pour en établir le bien-fondé et l'exactitude. La toile foisonne de ressources – professionnels de la santé, organismes, de blogues de parents ayant un enfant souffrant de maladie mentale – dont la crédibilité est difficile à évaluer. Plus des deux tiers des parents affirment ne pas savoir à quelles ressources faire confiance, et plus de la moitié ont indiqué que leurs recherches avaient été « cauchemardesque ». Seuls les médecins de famille leur inspirent un tant soit peu de confiance. Mais ceux-ci ont-ils les compétences voulues dans ce domaine ?

Il ne fait aucun doute que les médecins de famille sont particulièrement bien placés pour détecter des maladies mentales chez leurs jeunes patients – comme la dépression, qui présente parfois des caractéristiques héréditaires –, ou d'autres qui se manifesteront à l'adolescence, une période à risque pour le développement de maladies mentales. La gravité de la plupart de ces cas sera légère à modérée, et ils pourront être traités facilement par un médecin de famille bien préparé. Or, les médecins de famille (de même que les pédiatres) sont peu nombreux à être bien renseignés sur la maladie mentale. Leur formation à cet égard est très inadéquate, selon le Dr Stan Kutcher, professeur de psychiatrie à l'Université Dalhousie et expert de la maladie mentale chez les adolescents.

La solution peut sembler évidente : il faut enrichir la formation des médecins. Mais pour toutes sortes de raisons, rien ne change. Modifier le programme d'enseignement d'une faculté de médecine est plus difficile que déplacer une montagne, affirme le Dr Kutcher, lui-même un ancien doyen associé d'une faculté de médecine. Et encore, un nouveau cursus n'aidera pas les médecins de famille qui pratiquent déjà à mieux servir leurs jeunes patients. Il est important de reconnaître que les médecins de famille ne sont pas les seuls intervenants en matière de soins de santé primaires. Les infirmières praticiennes, les cliniques communautaires et les centres de jeunesse en milieu scolaire, entre autres, pourraient, eux aussi, s'efforcer d'aider les enfants souffrant de maladies mentales. C'est rarement le cas. Selon le Dr Kutcher, la plupart des intervenants auprès des enfants et des adolescents n'ont reçu aucune formation sur les troubles mentaux. Il en est de même pour les enseignants.

Il existe un moyen pratique et abordable d'améliorer les soins de santé pour les jeunes : accroître les compétences et les connaissances des professionnels qui travaillent avec eux. Une foule d'initiatives récentes vont justement dans ce sens. Par exemple, le nouveau Child and Youth Mental Health Practice Support Program de la Colombie-Britannique assurera la formation de 500 médecins de famille de la province afin de leur permettre de repérer et de traiter la maladie mentale chez jeunes, contribuant ainsi à réduire la charge de travail des spécialistes. Ces médecins travailleront avec les conseillers dans les écoles et avec les spécialistes pour solidifier le filet de sécurité émotionnelle des enfants et de leur famille.

« Il existe un moyen pratique et abordable d'améliorer les soins de santé pour les jeunes : accroître les compétences et les connaissances des professionnels qui travaillent avec eux. »

## Qui stigmatise la maladie mentale ?

Chaque conversation sur la santé mentale en vient tôt ou tard à inclure un préjugé. C'est d'ailleurs, et depuis longtemps, la principale raison pour laquelle la maladie mentale n'est pas traitée. En 2008, un sondage de l'Association médicale canadienne révélait que pour près de la moitié des Canadiens, la maladie mentale servait d'excuse aux mauvais comportements.<sup>9</sup> Quatre ans plus tard, en 2012, le sondage de RBC révèle que les préjugés persistent, quoique sous une forme atténuée.

La plupart des parents croient avoir une perspective plus éclairée de la maladie mentale. Seulement le tiers des répondants sont d'accord avec l'énoncé suivant : Si mon enfant souffrait de maladie mentale, je ne voudrais pas que les personnes en dehors de ma famille immédiate soient au courant. Si un enfant du quartier recevait un diagnostic de maladie mentale, les trois quarts des parents voudraient venir en aide à la famille de cet enfant.

Et pourtant, les parents ne croient pas que les autres ont une perspective éclairée. En effet, 84 % croient que les enfants souffrant de maladie mentale sont victimes de préjugés par leurs pairs, et 76 %, par les adultes

également. Lorsque les parents cherchent de l'information sur la maladie mentale des enfants, la peur des préjugés nuit à l'efficacité de leurs recherches. Pour 70 % des répondants, les recherches doivent demeurer anonymes, de crainte que leur enfant soit victime de préjugés.

Les parents craignent aussi, souvent, les préjugés des autres à leur propre égard. Mme Anderson estime que c'est principalement cette crainte qui empêche les parents de demander de l'aide. « Les gens qui s'efforcent d'améliorer leurs connaissances dans n'importe quel domaine sont admirés. Lorsqu'il s'agit d'enjeux parentaux, toutefois, ces efforts sont interprétés comme une preuve d'incompétence. »

« Lorsque les parents cherchent de l'information sur la maladie mentale des enfants, la peur des préjugés nuit à l'efficacité de leurs recherches. »



<sup>9</sup> Hyman, S., I. Manion, S. Davidson et S. Brandon. « 'Youth Friendly' Characteristics of Professionals in Mental Health Settings. » *Vulnerable Children and Youth Studies* 2, no. 1 (2007) : 261-272.

# Un poids pour les familles

La maladie mentale d'un enfant touche toute la famille, mais pas nécessairement pour le pire. Près de 20 % des parents dont un enfant a reçu un diagnostic de maladie mentale disent que cette épreuve avait renforcé les liens familiaux. Malheureusement, il s'agit d'une minorité. Près de 40 % affirment que la situation a des répercussions sur leur vie de couple, et près du tiers indique que les autres enfants de la famille en subissent les contrecoups. D'autres ont indiqué que la maladie de leur enfant avait entraîné la fin de leur mariage. Seulement 15 % des répondants soutiennent que leur situation familiale n'a pas changé.

Les parents qui parlent de la maladie mentale de leur enfant et de ce que vit leur famille peuvent aider à dissiper les préjugés. Et plusieurs le font. Près du quart des parents dont un enfant a reçu un diagnostic de maladie mentale ont dit que leurs amis avaient appris de leur expérience familiale. Pour d'autres, l'isolement n'a jamais été si élevé. Vingt-six pour cent de ces parents voient leurs amis moins souvent qu'avant.

S'occuper d'un enfant aux prises avec un problème de santé mentale est très exigeant, affirment les trois quarts des répondants qui ont vécu cette situation. Il n'en demeure pas moins que la plupart des parents doivent travailler, et concilier les responsabilités au travail avec les besoins de l'enfant. Près du quart des parents ont affirmé que les soins à prodiguer à leur enfant avaient nécessité la prise de plusieurs journées de maladie ou de vacances, et 20 % ont indiqué qu'un des deux parents avait dû prendre des congés sans solde. Pour une faible minorité, il y a encore pire.

« S'occuper d'un enfant aux prises avec un problème de santé mentale est très exigeant »

Mme Anderson en parle en connaissance de cause. Cette ancienne gestionnaire d'une caisse populaire a dû démissionner lorsque ses fréquentes absences pour prendre soin de son fils sont devenues problématiques. À F.O.R.C.E., elle emploie 24 parents qui ont vécu la même chose. Chacun d'entre eux a dû quitter son emploi précédent en raison de la maladie mentale de son enfant. Il y a les appels de la garderie : « Il ne se calme pas ». Ou encore de l'école : « Venez le chercher ». Un trajet de 45 minutes vous sépare de la maison et vous n'êtes au travail que depuis deux heures.

Certes, les parents ayant un enfant handicapé subissent les mêmes pressions. Les parents dont l'enfant souffre de maladie mentale reçoivent-ils le même soutien de leur milieu de travail ? La majorité des répondants – 38 % – disent que oui. Seulement 17 % affirment le contraire (les autres ne savent pas). Fait révélateur, les parents dont l'enfant a reçu un diagnostic de maladie mentale ont une perception différente. En effet, 25 % d'entre eux estiment que les collègues offrent moins de soutien dans le cas d'un enfant ayant une maladie mentale.

Nora Spinks, chef de la direction de l'Institut Vanier de la famille, a remarqué que le milieu de travail tend encore à entretenir des préjugés face à la maladie mentale, que la personne touchée soit un employé ou un membre de sa famille, peu importe son âge. Imaginons deux collègues de travail. Le premier doit s'absenter du travail en raison d'un cancer, et l'autre en raison d'une maladie mentale. Dans le cas de l'employé souffrant du cancer, les employés s'unissent. Ils prennent le relais, ils lui rendent visite. La personne aux prises avec une maladie mentale ne recevra pas de visite. Toutefois, on murmure beaucoup dans son dos. Lorsque l'on transpose cette situation à un enfant, elle prend encore plus d'ampleur. Lorsque votre enfant a un problème de santé mentale, on imagine que vous avez mal fait votre travail de parent.

# Il est temps de mettre fin aux préjugés

Le sondage RBC de 2012 auprès des parents sur la santé mentale des enfants révèle que les parents se trouvent dans une zone grise, entre les préjugés hérités des générations précédentes et l'émergence d'un sentiment d'acceptation. Leurs propres enfants ont déjà traversé cette zone. Les jeunes d'aujourd'hui, qui ont grandi dans une culture où les célébrités se dévoilent sur la place publique, peuvent parler ouvertement d'automutilation, de toxicomanie ou d'autres sujets du genre avec lesquels leurs parents sont encore inconfortables. « La prochaine génération de dirigeants, d'enseignants et de parents aura les mots qu'il faut pour parler des enfants sous tous les aspects qui les concernent, y compris la maladie », soutient Mme Spinks.

RBC croit que c'est la génération actuelle de parents qui doit mettre un terme aux préjugés, pas la suivante. Une conversation sera bénéfique si le parent est à l'aise avec le sujet, si déstabilisant soit-il, et s'il sait qu'il peut compter sur les ressources de la collectivité pour l'appuyer. Les prochains sondages RBC auprès des parents sur la santé mentale des enfants continueront de reposer sur notre conviction que le Canada devra écouter les parents lorsque ceux-ci briseront le silence. Tous les jours, ils doivent évoluer dans un contexte marqué à la fois par les préjugés et par l'acceptation. Et cette dualité se traduit par des pertes au chapitre de la tranquillité d'esprit, du sommeil, des revenus et des liens sociaux. Lorsqu'elle disparaîtra, ils seront les premiers à le savoir.



## REMERCIEMENTS

RBC remercie les spécialistes et les membres du comité de rédaction dont les conseils, les opinions et l'expertise ont contribué à l'élaboration du sondage RBC auprès des parents sur la santé mentale des enfants de 2012.

Ian Manion, coprésident, Consortium national pour la santé mentale des enfants et des adolescents, et chef de rédaction du sondage RBC auprès des parents sur la santé mentale des enfants

Dre Claire Crooks, CAMH Centre for Prevention Science

Keli Anderson, directrice administrative, Institute of Families, et directrice administrative, F.O.R.C.E.

Donna Duncan, présidente et chef de la direction, Hincks-Dellcrest Centre

Alisa Simon, vice-présidente, Programmes et services d'orientation, Jeunesse, J'écoute

Duane Singh, orienteur, Jeunesse, J'écoute

Sharon Wood, présidente et directrice générale, Jeunesse, J'écoute

Rona Maynard



Pour obtenir notre liste de ressources de confiance, consultez [www.rbc.com/santementaledesenfants](http://www.rbc.com/santementaledesenfants).